

Les enjeux de l'ambivalence dans l'opération traduisante

Louis Truffaut

Volume 25, numéro 4, décembre 1980

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/004512ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/004512ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0026-0452 (imprimé)

1492-1421 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Truffaut, L. (1980). Les enjeux de l'ambivalence dans l'opération traduisante. *Meta*, 25(4), 430–446. <https://doi.org/10.7202/004512ar>

Les enjeux de l'ambivalence dans l'opération traduisante

Louis Truffaut

Mon propos est modestement d'inviter à la réflexion, par des exemples que j'ai vus nombreux, sur le comment et le pourquoi de l'opération traduisante. Car, me semble-t-il, le traducteur, janus bifrons à la frontière de deux versants d'une même réalité linguistique, schématisée par le couple signifiant/signifié, privilégie toujours l'un des deux regards. L'opération traduisante enracine, engage, relie : d'où l'enjeu de l'ambivalence.

C'est plutôt du côté du praticien et non du côté du linguiste que j'aimerais aborder mon sujet. L'objectif d'une théorie de la traduction n'est pas d'élaborer des règles et des recettes pour les traducteurs, mais de schématiser par une réflexion sur le travail qui s'est fait et qui se fait, ce qu'il y a de plus général dans l'attitude et le travail du traducteur. Autrement dit, il s'agit pour moi de dégager dans des échantillons d'expérience les aspects qui se prêtent à l'analyse. Nous savons, sans en faire un problème de traduction, que l'équivalent du grec *θεωρεῖν* c'est justement « observer », « juger une chose d'après une autre ». La théorie n'est donc à mes yeux que la forme la plus élevée de la pratique.

En vous priant d'avance d'excuser des rappels historiques connus sans doute de beaucoup — de la sélection arbitraire que j'ai retenue surtout —, je me propose, dans un premier temps, de voir le genre de problématique qu'a posée et que continue à poser l'opération traduisante. Avant les théories modernes des linguistes, ou les théories des linguistes modernes et contemporains, il y a eu les conseils, les injonctions, les préfaces et aussi les produits de la traduction tout court.

Dans un deuxième temps j'aimerais, sur cette base, réfléchir un instant en me méfiant des divisions arbitraires et examiner si l'éventail des problèmes auxquels ont été confrontés et auxquels sont confrontés toujours les traducteurs, est si infini qu'on veut bien dire.

*

C'est un lieu commun que de remonter à saint Jérôme chaque fois qu'on parle des problèmes de la traduction. Rassurez-vous, je ne passerai pas longtemps au fond de sa Thébaïde, mais peut-être n'est-il pas superflu de vérifier les deux acceptions de la volonté manifestée dans son « Épître à Pammachius » : *proprietas verborum*, puisque sa pratique atteste deux attitudes et deux modes différents de relation au texte-source. C'est, bien sûr, ce que le texte signifie, mais c'est aussi comment le texte signifie. Autrement dit, la position hiéronymienne n'est pas si simple que veut bien l'écrire le professeur Peter

Newmark : « St Jérôme, who produced the Vulgate, wanted to translate sense, not words; others could hunt for syllables and letters — he would pursue sense, not etymologies¹ ». Dans la Vulgate, Jérôme n'est pas le rival de Dieu : c'est tout le sens, alors, de ses équivalences formelles. L'accent est mis sur l'ordre de la signification. En revanche, dans ses traductions des Pères de l'Église, il rivalise avec des hommes qu'il peut égaler, sinon surpasser : d'où alors les équivalences dynamiques et toute une organisation nouvelle du matériau linguistique de départ, et, pour lui appliquer la jolie expression de Paul Ricœur, son « langage en fête ». Ce faisant, il passe de la foi ou de la loi au désir, du précepte au plaisir. D'« homo religiosus » il devient « homo ludens ».

Il y a donc une ambivalence en jeu et qui plus est, nous le sentons dans la position que je viens grossièrement de résumer, un enjeu de l'ambivalence. Et cet enjeu ne quitte pas notre Occident jusqu'à nos jours.

Dans sa préface au Phédon de Platon, Henricus Aristippus écrivant qu'il suit le mot à mot pour éviter « intrudere novos sensus² », n'adopte pas une attitude naïve : il affirme par là qu'à ses yeux, l'équivalence dynamique ajoute au sens. Dans l'attitude littéraliste, il y a du respect, de l'adoration. Il y a aussi de la peur : chaque semaine les travaux de mes étudiants m'en apportent le témoignage. La replication n'étant qu'une séparation minimale atteste aussi la volonté de rester dans l'unitaire. Dans ses profondeurs, le débat repose sur la peur de l'exploitation du sens. Car la question est terrible : le sens compris est-il identique au sens voulu ? Si rien n'est signe qui n'ait été interprété comme signe, vous voilà déjà aux prises avec les indices qui s'ajoutent aux signes comme signes potentiels supplémentaires. Indéfiniment. Mieux peut-être que le français avec son couple sens/signification, l'allemand marque bien la différence entre « Bedeutung » : ensemble potentiel des applications possibles qui constitue l'extension sémantique du signe, et « Meinung » : chacune des réalisations concrètes et actuelles au niveau du discours.

Les théories de la traduction se multiplieront après le xvi^e siècle comme volonté de réduire au minimum, sinon à néant, cette incertitude du signe. Tout système — linguistique ou traductionnel entre autres — se veut à quelque

1. Peter Newmark, « The Theory and Craft of translation », *Language, Teaching and Linguistics Abstracts* 9, 1976, p. 5.

La distinction que l'on observe chez saint Jérôme entre le respect de l'ordre de signification par la parole de Dieu et la tentation du libre jeu stylistique atteste assez que le « Verbe » est instance d'autorité. Elle se retrouve partout dans la première partie du Moyen-Âge, comme on le voit, loin de Rome, par exemple dans la *Preface to Genesis* d'Aelfric comparée avec les préfaces aux *Homilies of the Anglo-saxon church* et aux *Lives of the Saints*. Et en plein xvi^e siècle, un Thomas Drant écrira dans sa préface à *The Wailings of Jeremiah* : « That you mightest have this rueful parcel of Scripture pure and sincere, not swerved or altered, I laid it to the touchstone, the Native tongue. I weighed it with the Chaldee Targum and the Septuaginta. I desired to jump so nigh with the Hebrew, that it doth erewhile deform the vein of the English, the proprieties of that language and ours being in some speeches so much dissemblable. » Mais, d'autre part, à propos de sa traduction d'Horace — dans le même volume — son aveu plein d'humour montre que son travail porte, non plus sur le signifiant, mais sur le signifié : « His eloquence is sometimes too sharp, and therefore I have blunted it, and sometimes too dull, and therefore I have whetted it, helping him to ebb and helping him to rise. » Tel que Thomas Drant l'expose dans *A Medicinable Moral, that is, the two books of Horace his satires Englished according to the prescription of St. Hierome*, London, 1566, *To the Reader*, le traître est bien ambivalence parce que d'abord problème rationnel. La situation n'a pas changé.

2. Cf. L. G. Kelly, *The true Interpreter*, Basil Blackwell, Oxford 1979, p. 141.

degré comme une négation de l'incertitude. Là est l'explication du « linguistique » contemporain.

Dans le transfert littéral, le traducteur choisit comme centre de gravité le signifiant. On en trouve en quelque sorte l'archétype dans la préface que Boèce a écrite pour son ouvrage « Porphyre³ » : traduire pour la chose plutôt que pour préserver les grâces du style. C'est cette doctrine de Boèce que l'évêque de Carthage opposa aux attaques que Léonardo Bruni lança dans son « De recta interpretatione » contre l'Aristote médiéval : une bonne traduction n'est pas son élégance, mais ce qu'elle garde de simplicité du sujet et des strictes propriétés des mots. Et il convient de se souvenir ici de ce que cela veut dire. On sait que les traductions d'Aristote au Moyen-Âge étaient si littérales qu'en refaisant en grec une traduction à partir du latin, on retrouvait l'original avec une quasi certitude. Plus le centre de gravité d'une traduction est le signifiant, plus cette traduction est réversible.

Le souci de littéralisme se retrouve, en plein dix-septième siècle, chez un Daniel Huet, évêque d'Avranches, qui attaqua saint Jérôme pour s'être fait aussi le champion de Cicéron pour la traduction libre. Notre évêque insiste sur la nécessité de transmission du sens dans le moule de la langue-source. Il ne retient donc qu'une des acceptions du fameux « *proprietas verborum* » dont j'ai parlé tout à l'heure, en allant même jusqu'à réclamer de conserver la « *compositio* » des mots : ce n'est plus seulement une équivalence, c'est une équivalence formelle stricte⁴.

Mais pourquoi tant de conseils, de rappels à l'ordre sinon parce que les responsables d'une institution sentaient le danger du multiple qu'aurait représenté une appropriation individuelle du sens ? Qu'aurait représenté surtout le divorce entre l'ordre-source et le sens pour générer avec ce sens d'autres ordres, pour porter un regard d'homme sur une réalité acceptée comme divine exclusivement... Car les Écritures n'auront pas la même fonction pour un missionnaire, un théologien ou un poète.

Une bonne partie de la réponse est peut-être dans la position du traducteur Luther dans son « *Sendbrief vom Dolmetschen* ». « Ce n'est pas aux mots de la langue latine, écrit-il, qu'on doit demander comment il faut parler allemand, c'est à la mère dans son foyer, aux enfants dans les rues, à l'homme du commun sur la place du marché qu'il faut le demander, en lisant sur leurs lèvres comment ils parlent, et c'est d'après cela qu'il faut traduire⁵. » C'est que nous sommes dans un rapport au monde bien différent. L'époque de la Réforme est celle de la capacité créatrice de l'homme attestée par la mise en honneur des mythes d'Hercule et de Prométhée. L'ingénieur et l'artisan ont désormais leur place. Comme l'univers, le texte sacré devient un terrain de parcours pour l'intelligence humaine. L'activité traduisante se déploie dans un espace socioculturel précis.

3. Boethius, *In isagogen Porphyrii*, ed. S. Brant, in *Corpus scriptorum ecclesiasticorum latinorum* 48 (Vienna/Leipzig, 1906).
4. Que l'on repense aux étonnements de Daniel Huet devant les concordances de la mythologie, voire de la religion naturelle, avant-coureurs souvent du syncrétisme. Cf. *Science de l'homme et tradition*, Gilbert Durand, L'île Verte, Berg international, Paris 1979, pp. 87-88.
5. Martin Luther, *Sendbrief vom Dolmetschen*, Reclam Stuttgart 1977, p. 159.

Elle s'insère dans une sociologie de la connaissance en même temps qu'elle stimule la culture ambiante. Et toutes les branches des « humaniora » s'entrelacent. On n'insistera jamais assez sur la mutation intellectuelle du xv^e siècle, après la Renaissance du xiii^e, mais avec une dimension technique extraordinaire qui met l'écrit à la portée de tous les yeux⁶. Penser qu'il a fallu attendre l'éclatement des langues nationales pour que naisse la conscience du bien dire — le style si l'on veut — serait une erreur. C'est une mutation des valeurs. Il suffit de comparer une page rédigée en latin scolastique avec une page écrite dans le latin des humanistes pour qu'apparaissent une langue et un esprit différents. Face à la langue technique des clercs, des théologiens, des juristes, des médecins, une page de Léonardo Bruni frappe par les cadences nouvelles d'une sensibilité que libère la vertu de style, le souci du bien dire. La logique interne du langage, codifiée par la grammaire, n'est qu'une expression particulière de l'ordre du monde que le discours se contente de transcrire. Et la recherche du style, avec l'orientation corrélatrice de la personnalité, est nouvelle. Elle engendre un art de lire les textes : « La valeur de l'interprétation consiste à faire passer correctement (recte traducere) dans une seconde langue ce qui a été écrit dans une première. Ce qui, pour être bien fait exige une expérience vaste et fréquente de l'une et de l'autre... C'est une chose grande et difficile que l'interprétation correcte...⁷ » Il ne suffit plus de traduire : il faut comprendre avant de faire comprendre. Le traducteur n'est pas un simple lecteur qui se satisfait de l'impression que lui donne sa lecture : il doit reconnaître les mouvements profonds afin de reproduire par analogie. Jakobson explicitera cet exigeant précepte de Léonardo Bruni.

Avec Luther, l'attitude moderne du traducteur est établie⁸. Le choix du mot « Dolmetschen » met l'accent sur l'opération de médiatisation que l'adéquation à la société destinataire consacre comme médiation et dynamise comme message. Au traducteur désormais d'assurer au mieux et au plus vite le partage du sens. Le changement de climat épistémologique, la mutation des systèmes explicatifs font que la relation se pluralise. En même temps que va s'instaurer une mise en société de l'écriture, le « globus intellectualis » se fragmente en cultures nationales. La traduction dans un contexte de vocation scientifique contemplative tendait à être une replication de ce qu'on savait déjà. Maintenant, la « maniera⁹ » de chacun est accessible à tous et aiguise la critique du fait stylistique que le traducteur doit comprendre aux fins de communication. Pour revenir au joli jeu de mots de Jakob Grimm et de Herder, de récepteur (ÜBERSETZER), le traducteur devient transformateur (überSETZER). C'est alors, ajouterais-je, que « traducere » (le verbe *traduire* fut introduit en 1539 par le lexicographe Robert Estienne) acquiert l'extension qu'il a par excellence aujourd'hui : sous le *trans* se cache subtilement le *tiers*, le destinataire. (La traduc-

6. L'ouvrage de Marshall McLuhan, *la Galaxie Gutenberg*, ed. Hurtubise HMH, Montréal, 1971, a fait de cette transition un moment passionnant.

7. Leonardo Bruni Aretino, *Humanistisch-philosophische Schriften*, hgg. von Hans Baron, Leipzig, Teubner, 1928, pp. 83-84.

8. Cf. Tuterio, *Traductor y teorico de la Traducción*, Valentin Garcia Yebra, in Arbor, N. 399, mars 1979, Madrid, pp. 23-34.

9. Entendu au sens où Vasary l'employait : l'individualisme, le « style » au sens moderne du mot.

tion automatique n'est pas différente. Elle n'a fait que figer la triade : texte-source/traducteur/texte-cible.) Le produit de l'opération traduisante est alors moins une « traduction » qu'une « version » parmi d'autres possibles. Faut-il rappeler en passant que le manuscrit enseignait d'individu à individu, selon une architecture pronomiale à deux dimensions : je-tu. C'est l'imprimerie qui a créé le public et les trois dimensions dans l'opération traduisante : je-(tu)-lui/eux. Parallèlement d'ailleurs, la syntaxe a achevé sa transformation : les subordonnées s'étendent et s'étagent, grâce à toutes les conjonctions, à différents niveaux temporels ou spatiaux. Ainsi s'établissent des distances, des reculs, des points de repère qui imposent le proche ou le lointain. À la parataxe sans profondeur de champ ont progressivement succédé l'hypotaxe et la perspective¹⁰. Or la perspective, comme la traduction dont le centre de gravité porte sur le signifié, c'est l'effet produit. L'une exige un point d'observation, l'autre le point de vue. La parataxe ne s'achevait qu'en Dieu ; l'hypotaxe, matrice et reflet du raisonnement, suppose l'interprétation ontologique en même temps qu'elle fonde la présence sociale de l'homme. La totalité de l'idée perçue sémantiquement, c'est en traduction un acquis de l'imprimerie. Nul doute que la nouvelle technique a privilégié la perception de l'agencement du texte et la sémantique de l'organisation. D'autant plus qu'à la différence du créateur premier qui part de l'inorganisé, le traducteur travaille de toute son énergie sur du déjà organisé.

En distinguant « literal translation », « free translation », et un troisième type intermédiaire, John Dryden redit la même ambivalence. Goethe la reprendra, mais en reportant cette division tripartite en différentes phases dans le développement culturel d'une nation. Et, notons-le au passage, il préconise l'interlinéaire.

Voltaire, lui, est pour la liberté :

Malheur aux faiseurs de traductions littérales, qui en traduisant chaque mot énervent le sens ! C'est bien là qu'on peut dire que la lettre tue et que l'esprit vivifie !

Ce plaidoyer pour le sens intime marque une inversion des priorités par rapport au Moyen-Âge. Les réflexions comme les théories de la traduction constituent une composante importante du portrait d'une époque donnée, non seulement parce que traduction veut dire transmission d'un savoir étranger, mais aussi parce qu'elle est expression historiquement et sociologiquement liée de ce savoir¹¹.

Passons par-dessus l'école romantique pour retrouver au début de notre siècle ce qu'elle avait ardemment préconisé. Voilà donc Rudolf Pannwitz et Walter Benjamin. À la différence des tenants des trop fameuses juxtalinéaires, Pannwitz, significativement dans son ouvrage *Krisis der europäischen Kultur*, exalte à son tour la traduction interlinéaire :

10. Cf. W. V. Wartburg, *Évolution et structure de la langue française*, ed. A. Francke, Berne 1965, p. 133.

Cf. aussi L. Truffaut, « Réflexions sur la naissance et le développement de la perspective au Moyen-Âge », *Revue des Sciences humaines*, oct.-déc. 1968, p. 663-678.

11. Cf. Gilbert Durand, *op. cit.*, p. 294.

Nos versions, même les meilleures, partent d'un faux principe; elles prétendent germaniser le sanscrit, le grec, l'anglais, au lieu de sanscritiser l'allemand, de l'helléniser, de l'angliciser. Elles ont bien plus de respect pour les usages de leur propre langue que pour l'esprit de l'œuvre étrangère... L'erreur fondamentale du traducteur est de figer l'état où se trouve par hasard sa propre langue, au lieu de la soumettre à l'impulsion violente qui vient d'un langage étranger. Surtout lorsqu'il traduit un texte écrit dans une langue très différente de la sienne, il doit remonter jusqu'aux éléments ultimes du langage, là où convergent mot, image, tonalité; il doit élargir sa propre langue en s'aidant de la langue étrangère; on ne se doute pas du point auquel on peut ainsi l'enrichir, du degré d'évolution dont toute langue est susceptible, du fait qu'entre les langues il n'y a guère plus de différence qu'entre des dialectes, à condition toutefois qu'au lieu de les prendre à la légère on les considère avec assez de sérieux¹².

Walter Benjamin est lui aussi dans le sillage de Schopenhauer: ne pas cacher l'original, ne pas lui dérober sa lumière. Fidélité absolue à l'ordre de la signification de l'énoncé-source: ainsi pourrait se résumer son fameux «Aufgabe des Uebersetzers», sa préface à sa propre traduction des «Tableaux parisiens» de Baudelaire.

Faisant directement écho à cette position et à cinquante ans de distance, voici tout près de nous les propos de Gaétan Picon dans le *Mercure de France* au sujet d'une nouvelle traduction de l'*Énéide* par Pierre Klossowski:

Je viens de relire les pages que Walter Benjamin intitule «La Tâche du traducteur», et qu'il écrivit en 1923 pour servir de préface à la traduction des «Tableaux parisiens» de Baudelaire. Il me semble que jamais réponse plus précise n'a été donnée à notre interrogation. L'essai de Benjamin montre à merveille que la traduction ne peut être un événement du langage que si, loin de vouloir égaliser sur une langue morte une autre langue morte, elle représente la mise en question, l'intrusion bouleversante d'une vie dans une autre vie. En tant qu'entreprise littéraire, la traduction n'est justifiée que pour être l'animation, l'élargissement de la langue traductrice par la langue traduite — si bien que c'est au bénéfice de celle-là qu'elle s'opère, non au bénéfice de celle-ci (et pas davantage à celui du lecteur). Traduire n'est pas informer, refléter — mais ouvrir une langue en s'appuyant sur une autre. Benjamin cite ces mots remarquables d'un autre essayiste allemand, Rudolf Pannwitz: «Nos versions, même les meilleures, partent d'un faux principe: elles prétendent germaniser le sanscrit, le grec, l'anglais, au lieu de sanscritiser l'allemand, de l'helléniser, de l'angliciser.» Pierre Klossowski, avec raison, vient de latiniser le français. Son texte se garde bien de se donner pour ce qu'il n'est pas: un poème français fait avec les ressources acquises d'un esprit et d'une langue. Mais sa fidélité au modèle ne cherche ni le passage d'une information, ni le vain reflet d'une forme. Elle aboutit à un travail, à une création s'exceptant des autres créations dans la mesure où son point d'appui est situé dans une autre langue, mais rejoignant toutes les créations, dans le risque et l'incertitude qui lui vient de l'effort qu'elle tente pour accroître une vie d'un corps étranger. La traduction n'est pas la transmission d'un sens, mais l'acclimatation d'un outillage mental et linguistique à partir duquel s'ouvrent des sens inaccessibles autrement¹³.

12. R. Pannwitz, *Die Krisis der europäischen Kultur*, Verlag Hans Karl, Nürnberg, 1917, p. 242-243.

13. G. Picon, on *Mercure de France*, décembre 1964, p. 691-692.

Décidément, la problématique ne change pas : on en revient à ce que Diderot, dans sa *Lettre sur les sourds et muets* appelait joliment la langue bicéphale : syntaxe-source pour lexique-cible :

« Dixerat, et niveis hinc atque hinc diva lacertis. Cuntantem amplexu molli fovet. Ille repente Acceptit solitam flammam, notusque medullas Intravit calor, et labefacta per ossa cucurrit ¹⁴ . »	Elle avait dit et, neigeux d'éclat, par ci, par là, de ses bras l'hésitant d'une étreinte souple échauf- fe. Lui, sur-le-champ reçoit, non insolite, la flamme et notoire ses moëlls pénétra la chaleur et l'ébranla dedans ses os diffuse...
---	--

Un mot sur la juxtalinéaire et l'interlinéaire. C'est toute la différence entre la position du professeur, dont l'objectif est l'unité linguistique du groupe et la sauvegarde de l'institution, et celle du traducteur se mouvant sur l'étranger jusqu'au péril de l'altérité et faisant du même coup de son opération un événement du langage. Et à côté de l'expérience de Klossowski, j'aurais pu tout aussi bien parler du professeur Lattimore pour l'*Iliade* ou d'Ezra Pound pour *Properce*. En outre, ne sommes-nous pas en plein dans la problématique où se situe la querelle entre Nida et Meschonnic? Pour eux tous, la fonction du langage passe avant la transmission de l'information. C'est sans doute un aspect très révélateur de cette querelle que la constante référence faite par Meschonnic à la dichotomie signifiant/signifié, quand il part à l'attaque de ce pauvre Nida en le taxant de « pré-saussuréen ».

Un mot encore à propos de Nabokov qui s'en prend aux « faiseurs de paraphrase » : sa théorie de la traduction, dont il a beaucoup parlé dans son ouvrage sur *Eugène Onéguine*, de Pouchkine, ne connaît que le mot « littéralité » :

...une traduction littérale avec explications de texte et notes abondantes demeure et demeurera toujours, pour moi, le seul instrument possible¹⁵.

L'exaltation de la traduction interlinéaire dans les temps modernes mérite réflexion. Quoique ressemblante dans sa manifestation, elle n'a plus la même valeur que chez saint Jérôme. Et pourtant...

Cette traduction n'atteste plus les règles intangibles du groupe ou de la société d'accueil : elle devient le véhicule même de la singularité de l'autre dans un dépassement du dualisme. Je note — coïncidence sans doute — que Walter Benjamin dont on connaît la profession de foi dans ce sens appartient à l'École de Francfort connue pour son anti-autoritarisme. Je note aussi qu'avec ce comportement, traduire va vers le sens des formes, puisque c'est prendre le texte à son point de départ, dans son fonctionnement complexe où valeurs de sens et valeurs de formes sont inséparables. Je constate encore que ce grand

14. Cité par Gaëtan Picon dans son article sur la nouvelle traduction de l'*Énéide* par Klossowski (*Mercur de France*, déc. 1964, p. 691-692).

15. Vladimir Nabokov, in *Le Monde*, 22 nov. 1967, p. IV.

Voir aussi *The Art of Translation*, in *New Republic*, 105.

Voir aussi « Problems in Translation : Onegin in English », in *Partisan Review* 22, 1955, p. 496-512.

mouvement qui consiste à laisser parler l'autre et à ne pas prendre sa place est contemporain du déferlement de la psychanalyse : on est à l'écoute du langage de l'autre. Et il n'est peut-être pas superflu de rappeler ici que la majorité des théoriciens-praticiens qui ont insisté sur le poids du signifiant dans la traduction sont liés à la judaïté. Il en va de même souvent des grands chercheurs sur le langage. Pour eux, la langue est instance d'autorité, unifiante et créatrice. Les langages sont punition ; la langue est extra-subjective. Tout se passe comme si la vénération religieuse qu'il y a dans la fidélité à la lettre prônée par saint Jérôme dans l'*Épître à Pammachius* lorsqu'il s'agit de l'Écriture s'était humanisée, laïcisée au cours du temps pour devenir simple ouverture à l'autre et enrichissement mutuel en dehors de toute collectivité, sur un schéma d'évolution qui rejoint une obsession chère à Malraux : l'humanisation du divin. Si la fidélité au signifiant ne signifie plus la foi, je note qu'elle signifie au moins sympathie :

- a) Du siehst, liebe Sophie, dass ich Wort halte, und das Spitzen und Schleifen mir nicht alle Zeit wegnehmen...
- Tu vois ma bonne amie, que je tiens parole, et que les bonnets et les pompons ne prennent pas tout mon temps
- a') Du siehst, liebe Freundin, dass ich Wort halte und dass die Häubchen, Rüschen und Spitzen nicht alle meine Zeit in Anspruch nehmen...
- b) Du siehst, beste Freundin, ich halte Wort, und Hauben und Flitter nehmen mir nicht die ganze Zeit...¹⁶

L'absence de « Rahmenstruktur » sous la plume de Heinrich Mann (ex. b) atteste une francisation de l'allemand qui corrobore la « furia francese » du traducteur, ce « Zivilisationsliterat » qui a médité Voltaire et a pris parti pour la romanité dans des temps difficiles. Comprendre l'autre, ce n'est pas s'annexer l'autre, c'est se transférer par un décentrement au centre de l'autre, disait encore au début du siècle le grand orientaliste Massignon. Le sacrilège est dans le non-respect d'une valorisation à ce prix de la relation à l'autre. « La syntaxe d'un penseur est presque toujours sacrée », écrira le traducteur français de Hegel, « et la briser par flatterie envers le tour analytique de nos esprits équivaut à un sacrilège¹⁷. »

C'est à croire qu'il n'y a pas mille et une écoles de traduction, mais seulement deux, comme le pensait naguère encore le traducteur de Walter Pater :

Il y a mille et une façons de mal traduire. Mais il n'y a guère, après tout, que deux écoles de traducteurs : ceux qui traduisent littéralement et se flattent par là de conserver toute la saveur de l'original ; et ceux qui traduisent élégamment et veulent rendre les beautés de leur texte par des

16. Choderlos de Laclos, a) *Gefährliche Liebschaften*, Berlin (sans date) Verlag von. U. Weichert. a') *Gefährliche Liebschaften*, trad. de Hans Kauders, Zurich, Büchergilde Gutenberg, 1953. b) *Schlimme Liebschaften*, trad. de Heinrich Mann.

17. G.W.F. Hegel, *Première Publications*, traduit par Marcel Méry, Vrin, 1952, p. 11.

beautés non pas traduites, ce qui leur paraît impossible, mais imitées ou interprétées, non pas semblables mais équivalentes¹⁸.

*

Il serait inutile, d'autant plus que ce serait parfaitement ennuyeux, de multiplier les références à l'histoire de la traduction. Mais le petit répertoire que j'ai retenu nous renvoie, *mutatis mutandis*, en partant de l'expérience, à une même ambivalence du langage décrite à profusion par les linguistes modernes

langue / parole
 signifiant / signifié
 compétence / performance

Quand je passe d'un volet à l'autre de cette ambivalence, pour la rapporter au traducteur informateur et au service d'une collectivité, j'oppose :

anonymat / allocution et poids ontologique
 institution / innovation
 fixité / dynamique d'engendrement
 règle / invention combinatoire
 intemporel / événementiel

Les mises en garde, les hésitations, les choix dont j'ai parlé au début quand j'ai cité les exemples de traductions dont le centre de gravité portait sur le signifiant attestent assez la méfiance à l'égard des opérations sur le signifié. Les deux options avec, bien sûr, des plus et des moins, suffiraient à montrer que dans la conscience européenne, l'esprit s'est toujours manifesté comme une contradiction interne, comme une exigence de rupture des formes et de révolte contre l'autorité-source, mais aussi comme une exigence non moins forte d'un ordrecible à recréer par une exploitation des signes, par une médiation dynamique.

La traduction dont le centre de gravité porte sur le signifiant ressortit à la « Mimesis » : la transcription, l'analogie. Le mimétisme jusqu'au calque équivaut à dire : dites ceci en mémoire de moi. Par contre, la traduction qui privilégie le signifié ressortit à la « Création » : c'est la substitution d'une forme organique qui reflète une mise en scène de l'esprit. C'est pour reprendre un jeu de mots parlant, une contradiction et à la limite un méta-texte.

Nous ne sommes sans doute pas très loin, en dépit des apparences, des différences que les linguistes établissent entre structures de surface et structures profondes qui ne manquent pas de rejaillir sur l'opération de traduction. En effet, respecter les structures de surface ramène au transfert littéral. C'est respecter l'ordre-source jusqu'à ethnologiser. Par contre, opter pour les structures profondes, c'est s'éloigner du transfert littéral. On le voit par exemple dans le procédé de traduction choisi par Heinrich Böll pour *Catcher in the rye*, de Salinger. Une phrase aussi banale que « I swear it's a stupid question » traduite par « Ich finde diese Frage wirklich dumm. Das ist sicher », montre que notre phrase-source a été démontée, transformée en deux noyaux et rendue en

18. F. Roger-Cornaz, *Introduction à la traduction la Renaissance* de W. Pater, Paris, Payot, 1917, p. 21.

conséquence. Mais on s'aperçoit que pour compenser la valeur subjective omise au début de la phrase allemande, le traducteur ajoute le verbe «finden», procédé qui le conduit à la transformation de toute la phrase, puisque le verbe doit être combiné avec son objet «diese Frage». Il en résulte un vrai chassé-croisé : la traduction des sens au niveau de la structure profonde entraîne une nouvelle distribution des constituants sémantiques pour créer des unités syntaxiques supérieures. Ainsi le procédé qui nous ramène à privilégier le signifié élargit facilement les possibilités créatrices.

Mais faut-il redire ici ce que l'habitude d'entendre parler du signifiant et du signifié risque de nous faire oublier : c'est que le signifié présuppose l'active présence du locuteur et du destinataire. La société se révèle comme une architecture pronominal par excellence et le lien que Saussure établit institutionnalise la relation. C'est un fait que les notions de Saussure ne peuvent se dissocier de la problématique sociologique de la fin du dix-neuvième siècle : les opposants entre les perspectives de Durkheim et celle de Tarde au sujet de la dominante des facteurs de « conscience collective du groupe social » ou des « facteurs d'initiative individuelle » devant la *langue*-institution, la *parole* désignant la prérogative individuelle¹⁹.

Sommes-nous si loin des deux points de vue constatés sur le langage : signifiant/signifié ? Du côté du signifiant, l'accent est mis sur une vue sacramentelle des mots, sur la stabilité de leur ordre, et c'est un fait que plus la traduction est proche du signifiant, plus elle est interlinéaire, moins elle connaîtra de développements et restituera socialement.

Du côté du signifié, la traduction devient manifestation fuyante et imprévisible du sens, en développement constant. Le traducteur vit alors dans le foruit du rapport au texte et à la collectivité qui doit en recevoir le message. C'est la traduction dans sa fonction médiatrice entre l'homme et les hommes, transmettant l'information et communiquant l'expérience. Lorsque la traduction où la cible compte plus que la source devient si rapide qu'on peut la dire « simultanée », le sens apparaît dans son immatérialité, détaché de tout support verbal. Car dans l'« interprétation » ou « traduction simultanée » la pensée exprimée fait abstraction des mots entendus. Mais la « réduction à l'informe²⁰ » corollaire du concept simplifié présuppose la forme, même si la forme socialisée au point de se confondre avec un arsenal de formules passe-partout favorise précisément les substitutions et les « trucs ». L'interprétation simultanée au sens où on l'entend et où elle se pratique aujourd'hui aurait-elle été possible sans une très longue réflexion sur la traduction centrée sur le signifié ? La transposition analytique et la transposition synthétique ont partie liée. Ultra-rapide au point d'être détachée du signifiant, la pensée déverbalisée²¹ de l'interprète dans l'opération

19. Cf. R. Alleau, *la Science des symboles*, Paris, 1976, p. 47-48.

20. Cf. D. Seleskovitch, *le Point de vue de l'interprète*, rapport présenté au Congrès des Organismes de Conférences, Düsseldorf, 1959. Actes publiés par l'U.A.I., Palais d'Egmont, Bruxelles 1.

Cf. aussi le Colloque sur l'enseignement de l'interprétation, Paris, 18 et 19 décembre 1965.

21. Il ne s'agit pas pour moi de rouvrir ici la querelle des idéalistes et des matérialistes sur la pensée et le langage, bref de donner tort ou raison à Staline. (J. W. Staline, *Marxismus und Fragen der Sprachwissenschaft*, Verlag für fremdsprachige Literatur, Peking, 1974, p. 41).

simultanée, assure la cristallisation immédiate du sens, mais ce ne peut être qu'au terme d'un long, très long commerce avec les équivalences dynamiques, donc avec la traduction de finalité sociale. Et se demander si cette acrobatique performance orale dans le signifié n'est pas le produit d'une culture à dominante visuelle dépasse sans doute le paradoxe... Mais revenons à l'opération traductionnelle privilégiant le signifiant et à celle privilégiant le signifié.

Ce sont là moins deux types de traduction irréductibles que deux points de vue corrélatifs sur la réalité à traduire. Privilégier le signifiant, c'est faire acte de rattachement à la source jusqu'à la symbiose d'où peut surgir un événement du langage. Transposer le sémantisme de la langue-source dans celui de la langue-cible, c'est s'élever au-dessus de sa source par un acte différentiel. Ce n'est plus une volonté de respect ou l'unité, c'est une volonté d'explication et d'interprétation pour d'autres. Et c'est pourquoi, si d'un côté nous avons la littéralité dont l'extrême est le calque, nous allons tout droit de l'autre à l'appropriation individuelle dont l'extrême est la paraphrase et la finalité est sociale. Il est intéressant — et cela nous ramène aux attitudes dont j'ai parlé plus haut dans le cadre du développement de l'imprimerie et de la Réformation — de voir les deux attitudes dans les traductions d'Euclide. Comme l'avait fait déjà Boèce, Luca Pacioli propose pour *'αρ βλγώνιες* « qui obtusum habet angulum », mais David Henrion dit « amblygone » et un siècle plus tard, Claude François de Challes « obtusanglé²² ». Calque et paraphrase sont bien deux points de vue corrélatifs sur une même réalité.

*

Traducteur, je suis chaque fois entre ces deux infinis. C'est justement l'ambivalence qui révèle au traducteur sa grandeur : si l'opération traduisante contraint au renoncement, c'est qu'elle est d'abord un choix. Face à mon texte-source, la question est toujours la même :

Qui.....dit quoi.....à qui.....pour quoi ?

Qui doit-je servir ? Celui qui parle ou celui à qui le discours s'adresse ? Et comment ? Ma réponse atteste moins une dichotomie « littéral/libre » qu'une différence d'orientation. La traduction dont le centre de gravité porte sur le signifiant est orientée vers le couple auteur-traducteur plus soucieux du sens total que de la collectivité à laquelle il appartient linguistiquement ; la traduction dont le centre de gravité porte sur le signifié est orientée vers le couple traducteur/lecteur²³. La priorité n'est plus alors à l'équivalence formelle des mots et les phrases mais à leur fonction. Le souci du traducteur est alors de générer des coïncidences entre la fonction et le matériau linguistique. C'est bien d'un point de vue tridimensionnel qu'il s'agit ici : ce type de traduction est le terme d'une dialectique, puisqu'elle naît au point de rencontre de la forme et de l'intention spécifique, comme volonté de forme. Il ne faut donc pas le confondre avec ce type de traduction qui, au Moyen-Âge, s'écartait de la lettre

22. Cf. Kelly, *op. cit.* p. 136.

23. Cf. Robert de Beaugrande, *Toward a semiotic theory of literary translating* : « The real dichotomy is not *free* vs. *literal*, but rather *translator-oriented* vs. *reader-oriented* translating », in *Semiotik und Übersetzen*, Wolfram Wilss (Hrsg), Gunter Narr Verlag, Tübingen 1980, p. 27.

dans la seule intention pédagogique (comme, entre autres, les traductions du roi Alfred, roi des Anglo-Saxons au IX^e siècle). La traduction qui sert la source sera une replication, car la volonté de servir la source est une volonté de ne pas rompre l'unité de sens; c'est un vœu de totalisation. À la limite, le texte sacré ne se traduit pas. Pour les fidèles, le CORAN ne se traduit pas: il ne se traduit que pour ceux auxquels il n'est pas expressément destiné.

La traduction qui sert un destinataire, elle, fait du traducteur-dépositaire un traducteur-médiateur. La rupture d'unité d'avec la source nous fait nécessairement passer de l'équivalence formelle à l'équivalence dynamique, laquelle n'est en définitive que l'adaptation au lexique, à la phrase, au discours de l'autre, puisque je cherche à recréer pour le compte d'un autre le même effet que produit le texte-source sur son lecteur.

Car le lexique, la grammaire, la syntaxe imposent des manières de dire qui recouvrent à tout moment des manières de penser :

— Oswald Spengler a justement observé la différence fondamentale qui sépare *fecit* de *ego habeo factum*²⁴. Différence qui n'est pas sans rappeler la distance culturelle qui sépare la statue romane noyée dans la pierre de l'église et la statue gothique tout à fait affranchie et qui s'affirme par son mouvement et son sourire.

— Quelle femme occidentale accepterait pour elle le plus grand compliment adressé à l'épouse dans *le Cantique des Cantiques* : « belle comme la lune » ?

— Quel Français d'aujourd'hui se retrouverait dans Star Place pour Place de l'Étoile? Problème de connotation ou, si l'on veut, de mémoire collective.

— La traduction du « φίλιπα » de l'*Épître aux Romains* par « hearty handshake » et non par « baiser », exclut le sens qu'avait le mot dans une structure liturgique donnée pour lui substituer un geste social dans une assemblée profane.

— Quand Voltaire traduisait « to be or not to be, that is the question » par
Demeure, il faut choisir et passer à l'instant
De la vie à la mort et de l'être au néant
c'était une paraphrase cornélienne: c'est sur le plan métaphysique la célèbre apostrophe de Rodrigue au comte. Nous sommes loin de la version de Bonnefoy: « Être ou n'être pas, c'est la question », qui respecte le puissant focus. Mais Voltaire vivait à l'époque où Madame Dacier frisait des perruques pour les héros d'Homère et où Delille mettait des mouches à l'Ève de Milton...

— Dans la récente traduction des « heimliche Reden » de Himmler, la « uneheliche Mutter » qu'une traduction des années cinquante aurait rendue par « fille-mère », s'actualise naturellement à une « mère-célibataire²⁵ » dans le contexte social français de 1979.

24. O. Spengler, *Der Untergang des Abendlandes*, C. H. Beck'sche Verlagsbuchhandlung, München, 1923, erster Band, p. 338.

25. H. Himmler, *Geheimreden 1933-45*, Rede vor Gauleitern und anderen Parteifunktionären, 29.2.1940.
Discours secrets, trad. de Marie-Christine Husson, Gallimard, Paris, 1978, p. 114.

La traduction des titres d'ouvrages ou de films offre évidemment au chercheur une moisson d'exemples incomparable. Je me contenterai ici de rappeler que le titre américain de *la Guerre de Troie n'aura pas lieu* de Giraudoux est *Tiger at the gates* et que *Bagatelle pour un massacre*, de Céline, s'est retrouvé à une certaine époque sous la forme de *Judenverschwörung in Frankreich*. Il est clair que les produits de la traduction intéressent hautement la sociologie, parce qu'ils sont historiquement liés à une certaine expérience. Le critère de lisibilité est donc bien fugitif et provisoire : preuve qu'on ne traduit jamais tout le sens et qu'on est toujours, encore une fois, contemporain de la vérité.

C'est que le texte qui est coupé de sa fonction première se charge d'autres signes : une page de Virgile n'a pas la même fonction au premier siècle avant J.C. et en 1980. Elle n'a pas la même fonction non plus pour Virgile, Valéry, Giono, à fortiori pour un jeune élève latiniste, lequel doit parler la langue du professeur, lequel professeur doit parler et perpétuer la langue de la société qui le mandate et le paie. D'où, d'ailleurs, le conseil permanent : la traduction n'est vraiment satisfaisante du point de vue de la forme que si elle respecte le « génie de la langue » dans laquelle elle est rédigée. Le résultat, c'est le passage de la traduction centrée sur le signifiant à la traduction centrée sur le signifié, la belle page de français écrite pour tous. Comparons les deux textes suivants :

Elle avait dit et, neigeux d'éclat, par-ci par-là, de ses bras, l'hésitant d'une étreinte souple échauffe.

Lui, sur-le-champ reçoit, non insolite, la flamme, et notoire, ses moelles pénétra la chaleur et l'ébranla dedans ses os diffuse

...

Elle avait achevé de parler, et comme il hésite, la déesse passe autour de lui ses bras de neige, et le réchauffe d'un doux embrassement. Vulcain retrouve soudain son ardeur habituelle et la chaleur bien connue le pénétra jusqu'aux moelles et parcourut son corps amolli²⁶.

Le fameux texte si embarrassé, si empêtré de Freud : *Der Mann Moses und die monotheistische Religion* n'a pas la même fonction pour son auteur et pour Jankelevitch, son traducteur. Là encore, pour des raisons de lisibilité, le traducteur-médiateur a gommé ce qu'il a dû considérer comme du mauvais style, mais qui, en fait, avait partie liée au sens. Puisque nous sommes dans le domaine psychanalytique, je rappelle que Roger Lewinter, traducteur de Groddek²⁷, précisément pour des raisons de psychanalyse, où il convient de laisser parler l'autre, centre ses traductions sur le signifiant. La traduction qui a une fonction communicative, elle, consiste à chercher le plus court chemin de transmission. Elle privilégie le message et non le mot, et non le sens des formes. C'est pourquoi elle n'est pas un événement du langage. Mais il est significatif qu'après acculturation du message, la traduction est souvent reprise, avec cette fois le centre de gravité sur le signifiant. Comme si l'étrangeté même du message exigeait d'abord le travail des missionnaires ou des pédagogues. Après le

26. Cf. G. Picon, *op. cit.*, p. 691.

27. Voir notamment les *Conférences psychanalytiques à l'usage des malades* (Éditions Champ Libre). Mais c'est aussi vrai pour les *Dits et contredits* de Karl Kraus (Éditions Champ Libre).

Zarathoustra d'Henri Albert, celui de Maurice de Candillac; après *la Mort à Venise* de Sigwalt-Bertaux, celle de Philippe Jaccotet, etc.

On notera donc, dans toute traduction qui a une fonction communicative, les coupures, ou au contraire les adjonctions, autres aspects de cette adaptation dont j'ai parlé tout à l'heure.

Voici, par exemple, Julien Gracq, traducteur du *Penthesilée*, de Kleist. Son avant-propos résume son opération de traduction :

La présente traduction de « Penthesilée » est une version faite pour la scène. Il s'agissait de concilier dans toute la mesure du possible, d'une part la fidélité au texte allemand, et de l'autre les exigences de la diction française et de la représentation. Les modifications apportées consistent en l'adjonction d'une demi-douzaine de très courtes répliques qu'il a paru nécessaire d'intercaler, et en la suppression de quelques passages descriptifs, concernant principalement la poursuite d'Achille par Penthesilée (scène II) et l'histoire du royaume des Amazons (scène XV).

Le nom d'adaptateur m'a toujours inquiété : lorsqu'il s'agit en outre d'un texte comme « Penthesilée », on ne peut se résoudre à ces quelques modifications qu'à la condition de présenter au génie de Kleist des excuses un peu bien embarrassées. Ce que je tiens à faire ici²⁸.

Voici encore Goodyear et Wright, traducteurs du *Salammbô* de Flaubert :

This new translation for a paper-back edition is intended for the general reader — an irritating but much used phrase, which means, apparently, people who read books simple because they like reading. Therefore, when it was suggested that for the general, as distinct from the specialist reader, the book might be somewhat shortened, it was to these many passages of elaborate, often trivial, sometimes absurd detail that we immediately turned²⁹.

Qui ne voit dès lors le risque de manipulations politiques du texte ? L'abondance des traductions dans les régimes totalitaires ne tient pas seulement à la pénurie de devises... Mais il faudra aussi que s'élaborent bientôt des études scientifiques sur les traductions dans certaines langues de certains documents officiels des Organisations internationales. Si le traducteur est le lieu de résonance de structures et de normes matricielles différentes, il est aussi le lieu d'intersection de systèmes politiques différents.

À la limite, le texte-source peut devenir prétexte, je veux dire excuse pour les modulations personnelles du traducteur. Comparons les quatre traductions de ces deux phrases des *Confessions of an English opium eater* de de Quincey :

I dressed myself, took my hat and gloves, and lingered a little in the room. For the last year and a-half this room had been my « pensive citadel »; here I had read and studied through all the hours of night³⁰.

Alfred de Musset, en bon romantique bouillonnant et fantaisiste, qui a émaillé sa traduction d'impressions et de jurons qu'on ne voit pas sous la plume de de

28. Kleist, *Penthesilée*, traduction de Julien Gracq, Librairie José Corb, Paris 1954, p. 19. Version combien différente de la version universitaire de R. Ayrault (Aubier-Montaigne 1974).

29. Flaubert, *Salammbô*, translated by Goodyear and P. J. Wright, Nel Signet Classics, 1969, p. 250.

30. De Quincey, *Confessions of an English opium eater*, Aubier-Montaigne, 1964, p. 102.

Quincey, cite tout simplement ses auteurs de jeunesse quand le texte-source s'y prête :

Je m'habillai, pris mon chapeau, mes gants et m'attardai dans cette chambre qui avait été « la citadelle de mes pensées » ; j'en pouvais dire comme André Chénier : là je dors, chante, lis, pleure, étudie et pense³¹.

Rien de tel chez Borjane, qui s'est voulu à cet égard un anti-Musset :

Je m'habillai, je pris mon chapeau et mes gants, et je m'attardai quelque temps dans ma chambre. Depuis un an et demi, cette chambre avait été « la citadelle de mes pensées » ; là j'avais lu et étudié pendant les longues heures de la nuit³².

Rien de tel non plus chez le scrupuleux Pierre Leyris :

Je m'habillai, pris mon chapeau, mes gants et m'attardai dans cette chambre qui, pendant un an et demi, venait d'être « La citadelle de mes pensées » ; entre ces murs j'avais lu, travaillé à toutes les heures de la nuit³³.

Rien de pareil non plus chez le professeur Moreux qui destine sans doute sa traduction aux agrégatifs :

Je m'habillai, pris mon chapeau, mes gants et m'attardai dans cette chambre qui, pendant plus d'un an et demi, avait été la citadelle de ma pensée ; là j'avais consacré à la lecture et à l'étude toutes les heures de la nuit³⁴,

À la limite encore, le texte-source devient un exercice de vocalises, un terrain d'entraînement personnel, comme on le voit dans l'anecdote-programme contée par Tournier, traducteur de Erich-Maria Remarque :

L'objectif étant la formulation d'une pensée étrangère dans un français aussi coulant, collant, souple et familier que possible, le traducteur se doit d'apprendre à manier en virtuose les clichés, locutions, formules toutes faites, tournures usuelles et autres idiotismes qui constituent le fonds de la langue dans laquelle il écrit, et dont l'absence ou la rareté caractérise ce jargon abominable qu'on a appelé le « traduit-du ». J'ai bientôt compris l'avantage d'un catalogue des gallicismes. Je l'ai vite su par cœur à force de m'y référer et d'y puiser à outrance pour mes traductions. C'est leur rareté qui trahit la traduction. Par exemple, l'allemand ignorant le verbe « falloir » qu'il rend par « devoir », le traducteur doit recourir à tout moment à la tournure « il faut que je » de préférence à « je dois » plus bref, aussi clair, mais qui sent son germanisme à plein nez.

Chaque langue ayant son atmosphère et son attraction propres, le préalable à la bonne traduction est d'échapper à cette atmosphère, de se libérer de cette attraction afin d'évoluer en toute liberté dans la langue adoptée. C'est un problème semblable à la mise sur orbite d'un satellite artificiel qu'il faut pour cela arracher à l'attraction de la terre. J'avais imaginé pour réaliser cet arrachement un procédé que je recommande aux traducteurs. Je choisissais un auteur français ayant une affinité, même lointaine, avec l'auteur étranger que j'avais à traduire, et je m'en imprégnais avant de me mettre au travail, m'efforçant alors de traduire mon étranger non seule-

31. *L'Anglais mangeur d'opium*, Édouard-Joseph, Paris, 1920, p. 37.

32. *Les Confessions d'un opiomane anglais*, Librairie Stock, 1929, p. 20.

33. *Les Confessions d'un opiomane anglais*, Gallimard, 1962, p. 33.

34. *Confessions d'un mangeur d'opium anglais*, Aubier-Montaigne, *op. cit.* p. 103.

ment en français, mais singulièrement en Flaubert, en Maupassant ou en Renan. C'est ainsi que j'ai traduit deux romans d'Erich-Maria Remarque « en Zola », influence qui est certainement perceptible à la lecture de mes traductions.

Cela me donna l'occasion au demeurant de rencontrer l'auteur de *À l'Ouest, rien de nouveau*. Ce natif d'Osnabrück (Basse-Saxe), célèbre dans le monde entier pour son anti-militarisme, avait, avec son échine raide, son visage sévère et rectangulaire et son inséparable monocle, l'air plus vrai que nature d'un ancien officier prussien. Il m'invita à déjeuner au Relais Bisson et me fit manger les premiers oursins de ma vie. « C'est la première fois que je peux parler dans ma langue avec l'un de mes traducteurs, m'avoua-t-il. Les autres — l'américain, l'italien, le russe — savent l'allemand comme une langue morte, le latin ou le grec ancien ». Il me félicita de faire des traductions, mais m'encouragea à ne les considérer que comme des exercices pour des œuvres personnelles à venir. « Pourtant, ajouta-t-il, il ne faut pas confondre trop traduction et œuvre personnelle. Ainsi, votre traduction — d'ailleurs excellente — de mon dernier roman m'a réservé deux surprises à la lecture. La première, c'est de ne pas y avoir retrouvé certaines pages de l'original. — Et la seconde surprise ? lui demandai-je très inquiet. — La seconde surprise, ce fut au contraire d'y lire certaines pages qui ne se trouvaient pas dans l'original ». J'avais vingt ans, j'étais un petit crétin prétentieux, et je n'avais pas une estime démesurée pour la prose d'E.-M. Remarque. Après avoir copieusement rougi et balbutié, j'eus l'insolence de lui répondre : « L'important, n'est-ce pas que les secondes soient meilleures que les premières ? » Il eut la générosité de sourire³⁵.

Qu'il s'agisse de la citation subrepticement introduite par Musset ou de l'« imprégnation » dont parle Tournier, je retrouve « le système d'évidences indicibles que toute société secrète à son propre usage³⁶ ». Adaptation veut alors dire pour le traducteur intégration de l'élément étranger dans du connu comme volonté d'être immédiatement compris et d'obtenir une réponse-comportement.

La traduction dont le centre de gravité porte sur le signifié rappelle le songe de Platon, tel que le rapporte Olympiodore : changé en cygne, Platon allait d'arbre en arbre et donnait beaucoup de peine aux oiseleurs qui voulaient le prendre à la glu. Toujours le même, mais toujours ailleurs, le même et autre à la fois. Or l'enseignement profond de l'opération traduisante est tout le contraire d'un relativisme déprimant. Il nous apprend, bien plutôt, que ce qui est traduit par moi aujourd'hui pour d'autres, le sera autrement demain pour d'autres, différents. Comme si le message n'était vraiment sens chaque fois que pour ceux auxquels il est destiné. La traduction privilégiant le signifié fait du destinataire toujours un contemporain de la vérité. C'est un tonique et non un dissolvant que ce dialogue avec l'incertitude du sens. Tout comme pour les connotations du mot, entité cumulative qui acquiert de nouvelles dimensions de sens, sans perdre les anciennes, le texte-source n'est plus, à la limite, que sa mosaïque de « versions ». Une bonne partie de l'histoire de la traduction — et c'est significatif depuis le xvi^e siècle — est alors l'histoire des relations plurielles qui s'intègrent dans l'énoncé singulier. Cette traduction est toujours la

35. *Bulletin d'Information* de l'Association des traducteurs littéraires de France.

36. Robert Escarpit, *Le Littéraire et le social*, Paris, Flammarion, 1970, p. 27.

perspective d'une individualité (ou d'une collectivité) sur la totalité d'un énoncé : elle interpelle, engage, enracine et vit aussi de la mémoire individuelle (ou collective) des mots et des mélodies puisqu'elle résulte d'une coïncidence très particulière du syntaxique et du phonémique supra-segmental. Elle multiplie les incarnations et les avatars du texte-source, attestant un déplacement du sacré de par l'approche pluraliste de la vérité qui s'y trouve enrobée.

J'ai dit plus haut que le sacré traduit n'est plus du sacré mais de l'humain. Mais vous aurez noté aussi que les deux modes de traduire n'attestent pas deux réalités opposées jusqu'au dualisme. Ce sont au contraire deux points de vue corrélatifs sur une même réalité. J'aime en voir une illustration magistrale dans l'École d'Athènes de Raphaël. Aristote et Platon occupent le centre du tableau : le premier avec le livre en avant, la main largement ouverte sur la terre comme pour rappeler le poids et l'ordre des choses ; le second avec le livre sous le bras, le doigt vertical comme pour insister sur l'immatérialité du signe que seule une médiation fixera. L'enjeu de l'ambivalence est dans l'obéissance à l'ordre de la signification ou dans la médiation du signe car le traduire est d'abord et fondamentalement un problème relationnel.